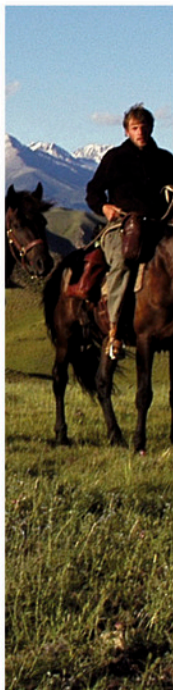
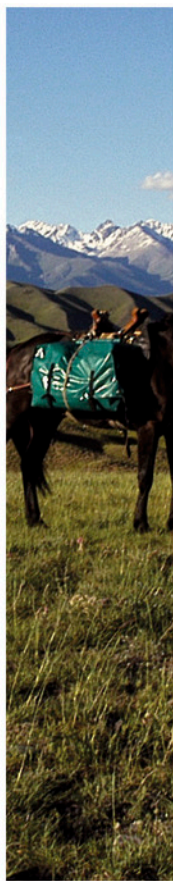
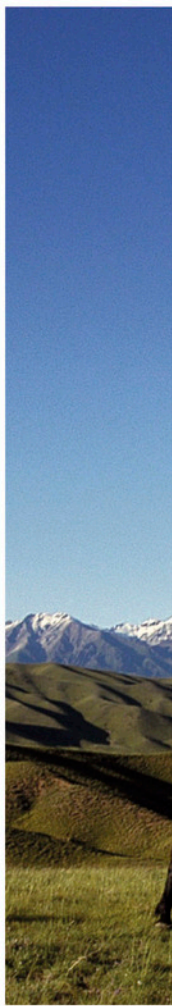


NICOLAS
DUCRET

CAVALIER
DES STEPPES



LES
GRANDES
LATITUDES



Cavalier des steppes

DANS LA MÊME COLLECTION

- Un vent de liberté*, Florence Arthaud
Montagnes d'une vie, Walter Bonatti
Conquérant des glaces, Yvan Bourgnon
Docteur Vertical, Emmanuel Cauchy
Alexandra David-Néel, Joëlle Désiré-Marchand
Le pôle intérieur, Jean-Louis Étienne
La complainte de l'ours, Jean-Louis Étienne
Le dernier loup de mer, Jean-Luc Van Den Heede
Ocean's sons, Olivier de Kersauson
Toutes voiles dehors, Jean Le Cam
Vagabond des mers du Sud, Bernard Moitessier
La longue route, Bernard Moitessier
Cap Horn à la voile, Bernard Moitessier
Nature aquatique, Guillaume Néry
Vivre, Élisabeth Revol
Sous l'étoile de la liberté, Sylvain Tesson
L'or noir des steppes, Sylvain Tesson
L'enfant des neiges, Nicolas Vanier
Kessel le nomade éternel, Olivier Weber

NICOLAS DUCRET

Cavalier des steppes

À travers les montagnes
d'Asie centrale

LES
GRANDES
LATITUDES



© Transboréal, 2016

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.



*À mes fidèles compagnons
Tsigane, Musicien des steppes et Moujik II,
qui ont marché courageusement pendant des mois.*

*À tous les grands hommes qui ont forgé
l'Asie centrale pour le meilleur et pour le pire.*

Et à tous ceux que l'histoire a oubliés.





L'ASIE CENTRALE

PREMIÈRE PARTIE

KAZAKHSTAN

DE SOLDATOVO À KEGEN

(2 mai ~ 15 juillet 2007)

Chapitre 1

Les chevaux de l'Altai

« Dix avions ! J'en ai récupéré dix à la chute de l'Union en 1991. Ah, quelle incroyable époque c'était ! Plus rien ne fonctionnait ! C'était l'anarchie. » Dans le désordre ambiant, Alexeï, ancien parachutiste et pilote de l'armée soviétique, a monté une école de parachutisme dans la ville d'Ust-Kamenogorsk, afin de s'assurer la retraite méritée qu'il ne voyait nullement poindre.

« C'était extraordinaire. Mais, en 1995, l'État a cherché à remettre la main sur ses biens. Je ne pouvais pas payer le prix demandé. Pour éviter les problèmes, je les ai rendus, sauf un. J'ai continué à voler avec pendant quelques années mais, un jour, les *spetsialist* ont décrété que mon avion était trop vieux. Alors j'ai arrêté. »

En 1991 s'est produit l'un des plus grands pillages de l'Histoire. L'Union soviétique implose. La bombe à retardement ne fera plus trembler personne : les Américains pourront dormir sur leurs deux oreilles et les partisans avaler Marx, Engels et leur carte du Parti. Le temps a tourné et le capitalisme ronge le monde. L'économie

soviétique sombre en attendant sa reconversion. Avec la *perestroïka*, on aurait pu croire encore à un dernier sursaut économique, et avec la *glasnost* au début d'une ère nouvelle, mais cela n'a fait que précipiter l'Union vers la déroute. Gorbatchev enterre les vieux démons rougis de honte. Un peuple entier s'aperçoit qu'il fait fausse route. Eltsine pointe le bout de son museau. Une époque s'achève. Comme il n'y a plus d'ordre, on s'offre une liberté sans conscience. Les grandes idées et les belles valeurs disparaissent face à la nécessité de survivre et de se reconvertir. Chacun pille de différentes manières les restes d'un système en perdition. Certains dérobent le matériel militaire ; d'autres prennent d'assaut les usines et les kolkhozes¹, devenant, par d'étranges procédés, les actionnaires majoritaires d'anciennes sociétés d'État. On démantèle tant qu'on peut le rafiote pourri. Dans le chaos, beaucoup ne récoltent que les balles perdues. Les États de l'Union sombrent eux aussi dans le gouffre de la corruption. Un monde s'écroule.

Aujourd'hui, les appareils militaires s'offrent une morne retraite sous le vent, le soleil et le froid glacial. Ils sont entreposés dans des champs au milieu de la steppe. Au prix d'interminables batailles administratives et pour quelques milliers de dollars – au coût de l'acier –, on peut s'offrir un char d'assaut, probablement rouillé, mais unique témoin de l'époque où l'armée Rouge faisait trembler les grandes puissances.

Sur le piémont de l'Altaï, près du village de Soldatovo, au lieudit Maïmer, Alexeï possède une ferme. Son cœur est accroché à cette terre

depuis sa naissance. Enfant, il habitait au village chez une *babouchka*. À la chute de l'Union soviétique, à peine retraité, il a acheté 30 hectares de terre et du bétail pour établir une ferme. Puis il a commencé à organiser des parties de chasse au loup et au cerf *maral* pour les Kazakhs et les étrangers fortunés.

En ce début du mois de mai 2007, je me suis installé chez lui avec l'intention d'acheter deux chevaux pour traverser toute l'Asie centrale jusqu'en Afghanistan. Cette région au carrefour de l'Europe et de l'Asie mérite qu'on s'y attarde. D'abord parce qu'elle fut le lieu d'une histoire riche et mouvementée, et que sa situation géographique la place aujourd'hui au cœur des luttes d'influence et des enjeux géopolitiques mondiaux. Ensuite parce que ce vaste territoire autorise, sans aucune restriction, les longues cavalcades, perspective qui m'enthousiasme puisque je suis cavalier depuis le jour où, par un heureux hasard, à l'âge de 6 ans, je me retrouvai en selle à apprendre la voltige cosaque, et non en ballerine à tourner comme une toupie dans une salle de gymnastique – option un temps envisagée. Depuis, je n'ai jamais réussi à redescendre tout à fait de cheval. Les bords du lac de Grand-Lieu, dans le pays de Retz, furent le terrain de mes premières chevauchées. Je montais alors des chevaux de toutes sortes, caracolais des après-midi entiers et, quand le temps le permettait, je m'évadais dans la campagne deux ou trois jours de suite avec un ami. J'avais appris à cette époque à monter simultanément deux chevaux lancés au galop, debout, un pied sur chaque cheval, ou encore à descendre et à remonter au

galop (avec néanmoins un taux de réussite de 2 fois sur 3...). Mais, fatigué d'arpenter toujours les mêmes terres, je délaissai rapidement la randonnée et me passionnai pour l'équitation de saut d'obstacles.

Derrière les vitres de l'isba de Maïmer, je regarde la pluie arroser les contreforts de l'Altaï. La chaleur du poêle en fonte se disperse avec douceur dans la pièce centrale. Les souvenirs des belles aventures se réveillent. Les épopées d'une vie renaissent. Le regard d'Alexeï se fait plus intense. Ses yeux brillent. Son visage s'anime. De tout son être émane la force d'un passé qui fut inconcevable, dur et beau à la fois. Et comme, dans ce coin du monde, il ne peut s'agir de parler la gorge sèche, la bouteille de vodka se vide, par lampées, livrant l'esprit à ses excès, aiguisant les sens, clarifiant la pensée devenue soudainement solitaire et offrant au cœur les palpitations d'un bonheur mélancolique.

« L' Aquarium ! Bien sûr que je connais l' Aquarium. Un endroit fameux ! » L' Aquarium fut en son temps la plus illustre des discothèques de Vladivostok. Durant sa carrière, Alexeï a été en poste dans cette ville aux confins extrême-orientaux de la Russie. Et il a fréquenté l' Aquarium, où de grands hommes ont échoué pendant un temps : lieu de joies et d'excès en tout genre, où se mêlaient misère et grandeur humaines, où se côtoyaient officiers blancs fidèles au tsar et cosaques² dépravés, princes de la cuite et boit-sans-soif, et où toute l'humanité se réunissait et se mêlait jusqu'à l'aube. Cette nouvelle me déconcerte, m'estomaque et fait résonner dans

mon esprit toute une série de souvenirs. Je lève le bras, trinque et vide d'un trait un nouveau verre de vodka. Lorsque la vie devient roman, les plus belles aventures sont possibles.

Trois hommes grimpent dans l'estafette : Alexeï le Russe, ainsi que Bokhat et Kanat, deux Kazakhs de Soldatovo. Le *combi* prend la route dans la fraîcheur du printemps. L'air frais s'engouffre comme dans un vieux biplace à moteur ouvert au vent. Nous prenons la direction des montagnes, vers le chef-lieu de la province. Ce matin-là, nous ne voyons que des carnes. Les chevaux sont rares et présentent, outre la maigreur caractéristique de l'après-hiver, les défauts habituels de l'équidé. Leurs particularités leur offriraient un avenir assuré dans les bocaux de formol d'un muséum d'histoire naturelle. Certains sont panards, d'autres cagneux. Il y a aussi ceux dont les sabots sont pourris, ceux que la vie a blessés et ceux dont le garrot est râpé. Et un bon nombre si vieux, si petits ou si décharnés que personne n'en veut. Il manque à ce lot les dépressifs et les suicidaires, pour que l'inventaire des cas d'école soit complet. La quête du matin est un périple dans l'antichambre de la misère équine. Les bons chevaux, on en trouve, mais à vendre, aucun. Je parviens à une ferme en même temps que le boucher : cela va se jouer entre lui et moi... Cette fois-ci, il ne vient que pour les vaches. Après quelques heures d'une tournée détestable, nous changeons de véhicule et partons dans un vieux tout-terrain UAZ, tellement grinçant qu'on se demande s'il ne va pas se disloquer en chemin. Les vitesses craquent, le moteur explose, le chauffeur s'accroche au

volant. Une heure plus tard, nous atteignons un village isolé aux maisons blanchies à la chaux. L'employé municipal finit par arriver, précédé de deux chevaux qui entrent en furie dans l'écurie. L'un est blessé et inutilisable ; le second est un beau hongre de 7 ans, élégant, bien charpenté et avec d'excellents aplombs. Je l'essaie, négocie sur le sol et l'acquièrs sur-le-champ.

Peu avant d'arriver à la ferme de Maïmer, Bokhat, le Kazakh conducteur, arrête l'estafette derrière un bosquet. Tatiana, la femme d'Alexeï, qui est médecin, n'aime pas voir les hommes boire en milieu de journée, alors il faut se cacher, vider les verres dans les fourrés et essayer de rester dignes. La capsule en plastique saute d'un tour de poignet. Les yeux étincellent. Kanat découpe la saucisse grasse en lamelles épaisses. En quelques verres, la bouteille de vodka est vidée. On se met à apprécier la boisson et à ne plus craindre les femmes. La migration est décrétée : au chaud chez Alexeï ! Plus rien ne nous arrête, désormais. Les rondins du chalet dégagent un léger parfum de résine. Le lourd poêle à bois ronronne. Tatiana cuisine. La course à l'ivresse reprend. Les bouteilles s'enchaînent. L'atmosphère se réchauffe. L'air est saturé, humide, brûlant. Rapidement, plus personne n'est lucide, mais chacun reste, s'attendant à finir la tâche amorcée. Un duvet blanc de neige pare les prairies. Dans l'enclos, les chevaux attendent que la nuit passe et que l'interminable hiver prenne fin.

La soulerie amorce une phase décisive : continuer en risquant de sombrer ou bien capituler, mais alors, il faudra supporter les esprits

échauffés, ce qui paraît finalement encore pire. J'évite l'échauffourée et me lance dans une action de franc-tireur. Désormais, j'essaie de sauver ma peau en ne descendant les verres qu'à moitié. Les hommes se déchaînent. Bokhat, derrière sa fine moustache, essaie de raconter une vague histoire. Kanat n'a plus qu'une idée en tête, montrer le message qu'il vient de recevoir.

« Lis-le, lis-le ! Je pige pas », dit-il en me tendant son téléphone portable. J'essaie mais je n'y comprends rien. « Je t'aime mon amour, je t'aime à la folie. Natacha », lui déclaré-je avec tout le sérieux nécessaire. Kanat hurle au complot, dément à n'en plus finir, mais tout le monde prend un malin plaisir à faire durer la blague. La plaisanterie est excellente. Tout le monde rit sauf Kanat, qui n'aime pas que l'on parle avec frivolité des choses sérieuses. Les chœurs de l'armée Rouge résonnent et Tatiana débarque. La bouteille est fauchée. Kanat hurle au complot. Il se lève, trébuche et revient avec une nouvelle bouteille.

Malgré des jours pluvieux et des noyades nocturnes, nous écumons quotidiennement les villages alentour à la recherche de chevaux. Les journées se déroulent dans de sempiternelles discussions en kazakh – auxquelles je ne comprends rien –, de longues attentes et l'absorption de litres de thé. Nous passons plus de temps à palabrer qu'à voir des bêtes. Néanmoins, en fin de semaine, j'en achète une seconde : un bai brun de 12 ans avec des aplombs irréprochables, un dos court et solide, des allures allantes et le pied sûr du coureur de steppe.

Le lendemain, je pars avec Alexeï à Ust-Kamenogorsk, où l'administration doit me remettre un passeport vétérinaire. Pour 100 dollars, mes chevaux pourront justifier d'avoir suivi une quarantaine en bonne et due forme dans les montagnes de l'Altaï. Dans le monde post-soviétique, le tampon a plus de valeur que la vérité. Obtenir des documents de la part de la lourde machine administrative kazakhe défie la patience : l'interlocuteur n'est jamais le bon, les couloirs sont outrageusement longs et les bureaux trop nombreux. Les grassouillets fonctionnaires assis avec nonchalance derrière des bureaux métalliques me renvoient de pièce en pièce. Après une matinée d'effort, un fax part à Astana, la nouvelle capitale.

Cette cité industrielle s'enveloppe le soir d'une furieuse étreinte, comme si un vélum de mélancolie s'abattait sur elle. Les rues sont sombres et calmes. Alexeï habite dans un immeuble grisâtre typique de ces constructions soviétiques qui déparent tout le territoire de l'ex-URSS, comme si les immeubles en béton étaient la source première du bonheur du peuple. La cage d'escalier est froide, terne. La peinture de la rampe métallique s'écaille. Les habitants, enveloppés dans leurs chauds manteaux, se croisent silencieusement. Au troisième étage, Alexeï ouvre une première porte, puis une autre, et nous entrons dans le vestibule où l'on se déchausse. Le temps est figé dans l'univers des années 1960. Trophées de chasse et clichés de chevaux ornent les murs, contant le récit d'une vie passionnée.

Angelina est russe, jeune et parle français. Elle travaille comme interprète pour les expéditions

qu'organise Alexeï. Je me promène longuement avec elle dans les larges artères de la ville, dans les jardins endormis et sur les bords du fleuve Irtych qui rejoint la Russie. Il fait froid. La pluie tombe et la ville entière paraît s'être mise à l'abri. Je me sens bien. Je suis heureux d'être là, de me retrouver enfin au centre de l'Eurasie, de goûter à cette vie qui me fait tant rêver, à ces rencontres qui sont d'autant plus intenses qu'elles sont éphémères. Je fais le plein d'énergie, comme s'il me fallait en accumuler avant de plonger dans le chaos, de dériver à travers le Turkestan. Les rives du fleuve constituent une promenade sans fin. Nous marchons dans une semi-obscurité, entre les rangées de peupliers qui offrent une tonnelle aux caprices du climat. Nous longeons le mémorial édifié à la mémoire des Kazakhs qui ont combattu dans les années 1980 contre les *moudjahidin* afghans. Un groupe de jeunes est installé sur les marches. Ils parlent, fument et boivent. Dans quelques mois, j'y serai moi aussi, dans cet Afghanistan secret. J'aurai alors atteint le bout de ma route, traversé les terres cavalières de l'Asie centrale, et il ne me restera plus qu'à disputer un *bouzkachi* à Kaboul, ce fameux jeu sorti des steppes mongoles, dans lequel depuis des siècles cavaliers et chevaux se ruent autour d'une chèvre sans tête.

Après trois jours, nous repartons pour les montagnes où je retrouve ma cabane d'initiation à la rude vie sauvage. Je passe de longues journées à ne rien faire, simplement à me préparer à un départ imminent mais chaque jour repoussé, faute des passeports vétérinaires. Il pleut tellement que c'est peut-être aussi bien. Lorsque le

vent se lève, la température chute brutalement. Il m'arrive de passer des journées entières assis contre le poêle sur une peau de loup. Je fais le plein de confort avant de me jeter corps et âme sur la route. Je mange bien, bois beaucoup et pense peu, goûtant seulement le bonheur de me trouver enfin au milieu de l'Eurasie.

J'en profite pour inculquer à mes bêtes les bases fondamentales du dressage : établir une barrière claire entre l'autorisé et l'interdit. Toute l'éducation du cheval repose sur cette règle et la réussite du dressage dépend de la discipline du cavalier face à cette exigence et de la justesse de ses jugements. L'équitation peut être un art comme une pratique vulgaire soumise au seul principe de l'utilité. L'un cherche à comprendre le cheval quand l'autre cherche à imposer brutalement. Dans sa forme la plus élaborée, l'équitation devient un art dans lequel le cavalier vise à obtenir la quintessence de sa monture, à atteindre le plus de légèreté dans sa communication avec elle et à éveiller son intérêt au service de ses propres requêtes. C'est à cela que l'on doit tendre, durant des mois de chevauchée à l'unisson.

Soldatovo est à 10 kilomètres de la ferme. Il suffit de traverser la large vallée pour atteindre les quelques dizaines de maisons qui s'agglutinent comme pour se tenir chaud. À l'entrée du village, Sergueï me rattrape au galop sur son bel alezan. C'est un ami d'enfance d'Alexeï. Nous nous sommes rencontrés deux jours auparavant sous les cimes enneigées de l'Altaï, alors que nous convoyions une quarantaine de kilos de sel dans les hauteurs pour les cerfs *maral*.

Les rues de Soldatovo sont grasses, des ornières marquent le sol, l'eau s'infiltré partout. Aucun lieu n'est sec. Des isbas ou des maisons cimentées s'alignent de part et d'autre de la rue principale, au milieu de jardins clos d'une palissade en bois. Un immeuble de cinq étages en béton armé achève de s'effriter sous les intempéries. À la sortie du bourg se dresse une ferme composée de deux bâtiments construits en longueur et de quelques hangars plus vastes à la toiture à double pente. Des machines agricoles achèvent de rouiller dans la cour. Quelques pylônes tordus se dressent vers les cieux. L'activité est d'un calme inquiétant. Parfois, un tracteur ou un homme sort. Le vieux kolkhoze survit péniblement.

Nous mettons pied à terre devant l'isba de Sergueï. J'attache mon cheval au montant d'une porte. Un porc grogne. Je me déchausse et entre dans la maison. La femme de Sergueï n'étant pas là, c'est la *babouchka* qui verse le thé dans de petites tasses. Elle ouvre un pot de confiture de framboises et dispose des gâteaux secs sur la table. La grand-mère, vieille dame heureuse et ridée, se met à parler, non pour se plaindre, mais pour se souvenir : « Autrefois, dans le village, tout le monde était employé au kolkhoze. Le chômage n'existait pas. Chacun mangeait à sa faim. Chaque famille avait le nécessaire pour vivre. Le kolkhoze de Soldatovo était le meilleur de la région, le plus rentable. Pourtant, en 1991, il a cessé de fonctionner. Cinq fermes privées se sont créées. Il n'en reste que trois, dont une avec plus de trois cents employés et qui appartient à des investisseurs. Aujourd'hui, les gens n'ont

qu'une seule chose en tête : l'argent. Tout est question d'argent, on ne vit plus, on ne travaille plus, on se préoccupe seulement de l'argent que l'on a et de celui que l'on pourrait avoir. Les mentalités ont changé et la misère est réapparue. La vie ici est encore plus difficile qu'autrefois. Soldatovo n'aura plus jamais le goût de mon enfance. »

Les hommes installés à table ne soufflent mot, comme absents. Ils se contentent d'écouter. La vieille se met à rire doucement. Ses dents en or resplendissent. Ses yeux brillent à l'évocation des souvenirs toujours prompts à refaire surface, dans la nostalgie d'une époque révolue. À son âge, elle peut se souvenir, elle a le droit à la mélancolie. Les deux filles de Sergueï entrent dans la pièce au plafond bas. La présence d'un cheval supplémentaire dans la cour les a intriguées. Blondes aux yeux clairs comme leur père, elles ont une dizaine d'années et un sourire attendrissant. Elles s'installent dans un coin, sur le lit de la *babouchka*, et restent silencieuses, concentrées sur le spectacle, tout en caressant des chatons sur leurs genoux.

Le village de Soldatovo a toujours été majoritairement peuplé de Russes ; cependant, la chute de l'Union a provoqué le retour de beaucoup d'entre eux dans la mère patrie. Les premiers colons russes vinrent à partir de 1896 et reçurent à leur arrivée un lot de 15 hectares chacun. En 1911, ils étaient 1,5 million dans l'Altaï, soit près de 40 % de la population. Quelque huit cent mille émigrants supplémentaires arrivèrent dans le cadre de la campagne des Terres vierges lancée par Nikita Khrouchtchev, qui prévoyait que

le nord du Kazakhstan devienne le grenier à blé de l'URSS. Russes, Tatars de Crimée, Polonais, Tchétchènes et Allemands de la Volga s'y établirent aussi. À eux s'ajoutèrent les déportés des années 1930-1940, envoyés par Staline en camp de travail pour bâtir les cités industrielles et qui y demeurèrent à la fermeture des camps dans les années 1950.

Ivan et Sergueï viennent chaque matin depuis deux jours à la ferme de Maïmer ; ils essaient avec patience de réparer le tracteur d'Alexeï, devenu réfractaire à toute accélération. Sergueï a des yeux bleu clair où miroite une légère mélancolie. Ivan-le-mécanicien a la peau mate, les oreilles pointues, et il porte une moustache aux poils rêches et longs qui va en s'évasant loin de chaque côté. Avec ses grands yeux très foncés, ses sourcils fournis et son regard pétrifié au fond des orbites, il ressemble à un voleur de fiancée sorti d'un film de Kusturica. Quand il chante « un, deux, trois, la leçon va commencer », sa moustache se redresse et virevolte au rythme des syllabes. C'est ce qui lui reste du mois de cours de français reçu à l'école communale il y a trente ans.

Absorbé dans le monde des *Frères Karamazov*, je partage avec eux tasses de thé et lampées de vodka. Sur le coup de 11 heures, nous achevons la première bouteille. L'ivresse commence bien tôt. Mais comme la panne est introuvable, il faut se remonter le moral ! Je connais une douce euphorie, qui me permet une échappée dans l'œuvre dostoïevskienne, dans ces histoires d'hommes au grand cœur, aux vies embrouillées

et parfois incohérentes, capables des pires atrocités comme du meilleur.

Chez Alexeï, il ne se passe pas une journée sans que des hôtes ne débarquent et que le lieu ne se métamorphose en taverne du bout du monde. L'*hakim*, le président du département, arrive en début d'après-midi pour se réchauffer avec son équipage de bord dans le *bania* d'Alexeï – cahute en rondins dans laquelle on fait monter la température à l'aide d'un poêle à bois que l'on asperge d'eau. L'administration semble en raffoler. Deux jours plus tôt, le procureur se fouettait avec des verges de bouleau, avant de repartir dans un état d'ébriété avancée. En fin de journée, le chef de la maréchaussée du district débarque. Un couple de voisin s'est noyé dans la rivière. Les pluies torrentielles des jours passés l'ont tant gonflée et ont rendu ses flots si furieux qu'en la traversant la carriole s'est renversée.

Dans l'ex-URSS, la quantité de vodka s'exprime en grammes. À chaque toast, une centaine de grammes est injectée dans les gosiers. Tout de suite après, un morceau de *chachlik* et de pain, une fourchetée de salade ou du gras de porc fumé dégringolent, à peine mastiqués, dans l'estomac, afin de calmer les brûlures de l'alcool. Sans ces *zakouski*, il ne serait pas possible d'en engloutir autant sans s'effondrer. À 2 heures du matin, les policiers s'en vont. Je me retire au *bania* et me fouette avec une verge de bouleau encore verte pour dessoûler. J'aimerais, comme l'écrit Dostoïevski de la terre russe, en tirer ma force. Chaleur, transpiration et fouet : rien n'est assez efficace, je suis toujours aussi soûl, mais avec la fatigue en plus.

À 8 heures, Alexeï m'appelle pour le petit-déjeuner. Je reste assis sur mon lit sans comprendre. Où suis-je ? Que se passe-t-il ? J'ai une enclume dans la tête. La vodka devait être frelatée. Dure réalité. Alexeï, quant à lui, se recouche une demi-heure plus tard.

Il est temps de partir, de prendre la route ; il y a presque un mois déjà que je suis là. Je trépigne d'impatience. Tout est prêt. Akhat, le fermier d'Alexeï, a trouvé un nom pour le bai brun de 12 ans. Avec sa longue crinière ondulée qui retombe sur son encolure, l'animal, qui n'avait peut-être jamais porté de nom, s'appelle désormais Tsigane. C'est le meneur de la caravane, le sage qui connaît toutes les ruses et que chacun respecte. Il est le vieux tsigane, errant par monts et par vaux sans jamais ressentir la fatigue, contant les secrets du monde dans les campements, au coin des pâtures.

Chapitre 2

En selle !

Un matin de juin, après deux semaines d'attente et beaucoup d'errance, le passeport vétérinaire arrive enfin. Tout est réglé. Ma retraite dans l'Altaï s'achève. Le chef de la police revient et m'offre une cravache en cuir tressé : « Tiens ! Tu en auras bien besoin. »

Je rassemble rapidement mes affaires et harnache les chevaux. Je bâte le 7 ans et selle la monture diplomatique. C'est la première fois que je lui fixe les sacoches chargées. Apeuré d'être ainsi pris en sandwich, il rue, tire sur la longe et parvient à coups de sauts de mouton à en décrocher partiellement une, qui pend sur l'un de ses flancs. Les Kazakhs se mettent à ronronner à l'unisson, technique pour calmer une bête énervée. Je le rattrape, le débâte et recommence l'opération en le gardant libre. Quand on lui laisse la liberté de fuir – principal moyen de défense des chevaux –, son appréhension diminue. Je fixe de nouveau les sacoches, qu'il accepte sans broncher.

Alexeï, Bokhat et Akhat se sont réunis avec leurs épouses pour le départ. Le moment est

solennel. Alexeï me donne les dernières recommandations, quelques astuces d'agent de renseignement pour bluffer l'adversaire et une peau de mouton brun pour le confort de mon postérieur. Tatiana me remet une pierre turquoise censée me porter bonheur. Je prends un dernier thé puis monte en selle. *Davaï !* La voie est libre. Je m'engouffre sur les pistes du Turkestan.

Les démons de l'aventure vont enfin être rassasiés. Ils ne me rongeront plus de l'intérieur. Je regarde, le vague à l'âme, la ferme qui se perd dans le paysage, tous ces gens qui m'ont accueilli sans me connaître et que je ne reverrai peut-être jamais. Quittant mon havre, je hurle de bonheur, ivre de joie de me sentir l'homme le plus libre du monde. Cela fait longtemps que je n'ai pas été aussi heureux. Je deviens un peu plus cheval. Désormais, je passerai la plupart de mes journées en selle. Mon lot quotidien sera les vastes steppes, les montagnes aux sommets enneigés et les aventures de la route. Enfin les mois d'errance, sur des pistes inconnues, avec mes chevaux pour seuls compagnons !

Je laisse derrière moi l'Altaï et descends, à travers une vallée profonde, vers le lac Bukhtarma. Je circule sur le flanc des crêtes, ignorant les pistes pour tracer les miennes, décidant de la direction principale en laissant mes chevaux libres du choix de l'itinéraire. Les lignes de crête s'étirent en descendant vers la vallée maîtresse, entraînant parfois dans leur sillage une rivière qui vient strier les versants couverts d'herbe. Ce parti pris de la piste sauvage nous entraîne parfois dans une succession de montées et de descentes. La route des cimes est bien plus longue,

plus abrupte, mais ce jeu de funambule donne à croire que la liberté repose dans le choix du sillon. Les premiers jours sont exaltants, justement grâce à la liberté retrouvée dans la progression. Je ne vis qu'au rythme de mes bêtes, qui décident seules de la longueur des étapes et du choix des escales. Je suis à la fois libre et esclave, à la fois homme et cheval. Une herbe riche me fait tout autant rêver qu'un beau paysage. Ma propre situation m'importe peu en regard du bien-être de mes chevaux ; l'inconfort m'indiffère, tout mon être est au service de la piste. Et de l'aventure.

Les chemins de traverse s'achèvent parfois dans des rivières larges, indomptées, aux flots furieux gonflés par les intempéries de la saison. Leur violence est telle qu'elles sont infranchissables. À cela s'ajoutent les fondrières qui envahissent le creux des vallées et que je ne découvre que lorsque j'y suis enlisé. Elles font l'effet de ventouses qui aspirent les chevaux, forcés de se débattre et de s'extraire de ces fosses à grands coups de reins. Le tracé des voies que je choisis survole les villages, ignore les hommes et offre l'isolement. Au mieux, je croise un cavalier qui se rend d'un village à un autre en coupant par les sommets. La solitude me plaît, et la contemplation du monde depuis les hauteurs me satisfait. Je fais halte pour la nuit derrière un bosquet, loin des habitations. Je plante ma tente au bord d'une rivière, sur une prairie d'herbe grasse. Mes rêves sont hantés de vols de chevaux, de ces histoires de nomades pillards de troupeaux qui habitent encore le Turkestan. On raconte qu'ils se faufilent sans bruit durant la nuit près des

campements et repartent avec les bêtes. Par le passé, on volait les chevaux pour agrandir son troupeau ; aujourd'hui, on le fait pour se remplir la panse. La loi ne réprime le vol du bétail que depuis quelques dizaines d'années, alors les contrevenants camouflent leurs méfaits en l'abattant. Cette idée me terrasse. Qu'on me batte dix fois, mais qu'on me laisse mes montures. Sans elles, je ne suis plus rien. Le moindre craquement devient suspect. Une simple clameur de la nature, le râle d'un animal, me font bondir hors de la tente, décuplent mes forces ; je me tiens prêt à affronter hommes, bêtes ou dieux.

Tard dans la nuit, je parviens à m'endormir quelques heures, puis me réveille en sursaut : un cheval a disparu. Je sors en courant. C'est impossible ! D'habitude, l'esprit grégaire rend très ardue la prise d'un seul cheval, car l'autre hennit de détresse. Je retrouve le fugitif caché au fond d'un buisson. La nuit a été exécrable. Je me lève aux premières lueurs, les yeux gonflés de fatigue.

J'aperçois enfin les rives du lac Bukhtarma. Je m'engage sur un plateau sec où l'herbe est clairsemée. Des moutons l'arrachent à pleines dents, réduisant en trois bouchées la terre déjà stérile en désert. Le vent fouette sans retenue. Avec impertinence, il s'engouffre dans les brèches de l'Altaï. Les rafales giflent le sol en sifflant. Les chevaux avancent d'un pas lent, arquant l'encolure sous le vent, se décalant pour ne pas l'affronter de face. Parfois la grêle s'en mêle et entrave encore plus la progression. Les cheveux au vent, le visage injurié tantôt par les grêlons, tantôt par le soleil, la peau fouettée

par les bourrasques, j'avance avec la formidable impression de tracer une histoire unique et de vivre enfin. Y a-t-il plus grand plaisir que celui d'avancer courbé sous le vent ? Il ne manque que le bruit de la bannière claquant dans le ciel pour que je me croie en pleine épopée guerrière. L'esprit de Don Quichotte n'est pas loin. Plane-t-il aussi sur l'Asie centrale des rêveurs idéalistes et absurdes ? Les Soviétiques n'en étaient-ils pas eux aussi ? Lorsqu'ils sédentarisèrent les nomades, ils bâtirent des villages entiers en béton et en ciment, sordides et lugubres, heureusement en retrait des routes, de sorte qu'on puisse les ignorer. Cependant, dans mes tracés sauvages et désordonnés, je finis par me retrouver aux abords d'un de ces villages. Un Kazakh file droit sur moi dans un galop désordonné. Il a tout de l'homme soûl, avec de surcroît une gueule de bandit de grand chemin, dure et carrée. Arrivé à ma hauteur, il me regarde sans rien dire de ses yeux en amande. Je lui tends la main pour détourner son regard qui est déjà tombé sur ma selle. Il éructe un seul mot d'une voix grave et brutale : « *Dokument ?* »

Ce doit être un ancien de la Tcheka, les services secrets russes créés en 1917, excessivement nostalgique de la belle époque. Il serait charitable de lui annoncer que l'Union s'est effondrée...

« Je vais chez un ami, Sierik Khan, de l'autre côté de la vallée, à Koktierek. Allez, salut ! » Dans toute la région du nord du Kazakhstan, Alexeï m'a donné une série d'adresses où je peux m'arrêter : des noms d'hommes et de villages. Il ne me reste plus qu'à interroger les habitants pour trouver la maison.

Peu après, un vieil homme tout sec, monté sur un vieux cheval alezan, décharné mais très allant, me guide à travers la vaste plaine. À l'ouest se déploie le lac aux reflets bleus ; à l'est, en demi-cercle, les derniers appendices de la chaîne de l'Altaï ; au centre, deux villages. Et quelque part, la ferme du dénommé Sierik Khan. L'homme n'est pas bavard et moi non plus : chacun se complaît dans sa solitude. Arrivé à un point stratégique, au centre de la plaine, il m'indique d'un geste de la main :

« Sierik Khan, il habite là-bas. Tu vois la ferme blanche ?

— Là-bas ?

— Non, là ! Là ! Sur le piémont du massif !

— Ah oui... Je vois. »

Nos chemins se séparent. Mon informateur me quitte au trot et coupe à travers champs pour rejoindre son village. Je parviens à atteindre sans trop de mal la ferme bâtie au pied des contreforts. Il y a, d'un côté, une maisonnette en pierres de plain-pied, et de l'autre les restes d'une étable kolkhozienne en béton armé. Le bâtiment file à grands pas vers la ruine et l'abandon : les murs se fissurent, une partie de la toiture est déjà arrachée et seulement cinq vaches y logent. Il y a vingt ans, cinquante bêtes devaient l'occuper. Je m'arrête devant et demande à une femme qui sort de l'étable :

« Est-ce la maison de Sierik Khan ?

— Oui, mais il est à la traite.

— Je viens de la part d'Alexeï. »

J'attends un peu, puis un homme rondouillard s'avance vers moi : « Bonjour ! Comment vas-tu ? Combien de jours veux-tu rester ? »

Les chevaux sont déchargés. Les enfants les conduisent sur la pâture derrière la maison. Le samovar en métal est bourré de copeaux de bois : sa cheminée se met à fumer ; l'eau chauffe. La large vallée s'agite sous le vent, enveloppée par des bourrasques enragées. Le ciel tempétueux laisse au soleil le loisir d'apparaître et de jouer, à coups de clin d'œil, avec les nuages. La verdure du paysage paraît n'avoir jamais été aussi vive. Le samovar siffle et l'eau bouillonne. Sierik le dépose sur la table en bois construite sur une terrasse couverte. Nous prenons place avec l'un de ses voisins qui vient d'arriver. Au-dehors résonnent les hurlements semi-sauvages d'un Russe édenté, qui rassemble un troupeau d'une dizaine de génisses. Il monte un vieux cheval à l'œil vif et galope en s'agitant sur la selle autour du troupeau nonchalant. Je n'ai jamais entendu des bêtes beugler de façon si terrible, pourtant, dans le cas présent, il s'agit d'un homme. Ses hurlements cessent sitôt que les vaches rentrent à l'abri. Il libère son cheval, avale son thé d'un trait, s'enveloppe dans une couverture, met son bonnet de tankiste, crie « *Davaï !* » et monte sur son vieux side-car Oural. À la fin de la descente, il lâche l'embrayage. Le moteur à quatre temps vrombit sous le jeu des pistons. Le pot d'échappement se met à fumer.

Sierik verse le thé vert dans les bols en porcelaine. Brûlant et bien sucré, le breuvage coule dans l'estomac en revigorant les corps usés par la journée. Toute la famille prend place autour de la table. La femme apporte différents plats et s'installe avec nous. Un homme termine une tête de mouton au couteau. Les enfants déchiquettent

les derniers bouts de viande sur des os qu'ils saisissent à pleines mains. Je laisse de côté les boyaux et les morceaux de tuyauterie pour me concentrer sur les œufs, le pain et le miel, qui me suffisent amplement. Après les discussions d'usage, nous en venons à un sujet majeur de préoccupation : la politique.

« Nazarbaev est un bon président, peut-être pas tout à fait démocrate, cependant il a de grandes ambitions pour le Kazakhstan, remarque Sierik. Et puis Bakiev, le président kirghize, n'est pas mieux, tout aussi corrompu. En France, par exemple, les émeutes d'octobre 2005 prouvent bien que la démocratie ne résout pas tout. Alors nous, les Kazakhs, on se contente de notre président, et notre seule préoccupation est que les choses aillent mieux. »

Sa femme est souriante. Elle a les cheveux courts, les yeux foncés peu bridés, d'où émane une profonde gentillesse. La discussion prend une tout autre tournure : « Oh ! Tu habites Paris ! Raconte-moi... comment est la vie là-bas ? Comment est la ville ? Que font les gens ? »

Elle veut connaître les détails de la vie parisienne, cette ville qui, même au fond de l'Asie, entretient des rêves. Mais de quel Paris parle-t-elle ? De celui d'Émile Zola et du « bonheur des dames », des grands magasins et des amoureux ? de celui de Victor Hugo et de Notre-Dame ? de celui de Baudelaire et de son spleen ? ou alors peut-être de celui du xx^e siècle, durant lequel Paris devint la capitale de la culture et des arts, puis du luxe, de la mode et des jolies femmes ? J'aurais aimé lui poser la question, mais la fascination ne s'explique bien souvent

que maladroitement, dans la confusion. De cette ville, elle ne connaît rien ou si peu ; elle a juste eu l'occasion d'en voir quelques bribes à la télévision, juste assez pour se l'imaginer. C'est comme une belle pensée qu'on se remémore dans le chaos, un visage qui, sans qu'on le connaisse, s'agrippe aux parois de la mémoire, se presse au fond des yeux en un éclair et suffit pour redonner courage. Je me mets à lui parler de Paris, de celui que je connais et du Paris historique et romantique, de celui des touristes et de celui des journaux. Je la balade entre le musée du Louvre, les jardins du Luxembourg et les bords de Seine, avec leurs bouquinistes et leurs animaleries ; l'île de la Cité et son marché aux fleurs ; les amoureux flânant sur le Pont-Neuf ; les quais de l'île Saint-Louis où pique-niquent les Parisiens dès que les beaux jours arrivent ; la butte Montmartre et ses artistes à l'ouvrage ; les courses de chevaux à Longchamp et leurs parieurs qui s'affolent. Le tableau que je brosse semble la ravir, l'étonner, l'émerveiller. À la fin du dîner, elle me remercie avec la force que seule la sincérité permet. Elle a pu voyager un peu dans ce Paris mystérieux, y voguer le temps d'une soirée. Son rêve lointain a retrouvé de l'éclat et son image flétrie de la vigueur. Je suis touché par cette femme qui songe comme un enfant à qui on narre un joli conte. La vie semble simple, belle, la soirée a été douce et les lumières de Paris ont éclairé un visage, celui d'une femme qui probablement ne s'y rendra jamais, mais qui a peut-être eu l'impression d'y vivre un peu, d'y passer en esprit.

Vers 7 heures, un camion-citerne bleu délavé gravit la pente en toussotant. Il s'immobilise. Sa portière s'ouvre. Un vieux Russe, clope au bec, en sort. C'est le laitier qui fait sa tournée. Il est temps de se remettre en route. Je récupère mes chevaux, qui ont passé la nuit à brouter une herbe rase, usée, piétinée. J'avale un *tchifir*, concentré de thé destiné à réveiller les vivants comme les morts, puis repars sur les routes.

Les rayons du soleil commencent à balayer très tôt la surface du lac et la font scintiller sous les feux de l'aurore. Je marche torse nu à côté de mes chevaux, tandis qu'ils échauffent leurs muscles dans une foulée que n'interrompent pas leurs broutements répétés. La piste me conduit dans la cour ouverte d'une ferme. Deux hommes, réveillés par le chien qui aboie après moi, sortent de la maison et font quelques pas timides comme s'ils étaient encore barbouillés de sommeil. Des pantalons trop courts, sales et fixés par une ceinture en cordelette serrée à la taille témoignent de leur misère. Ils vivent dans un taudis pouilleux. Ils me considèrent, étonnés, depuis le seuil de la mesure. Je viens leur serrer la main par politesse, en m'excusant de m'être retrouvé subitement dans la cour de leur ferme.

« Pourquoi ne montes-tu pas à cheval ? À quoi bon avoir un cheval si c'est pour marcher à côté ? » Pour éviter d'entrer dans des explications techniques sur l'échauffement des chevaux, je leur réponds à la façon d'un vieillard : « Le matin, mon vieux corps usé a besoin d'un peu de marche ! » Réponse probablement satisfaisante : les deux Kazakhs me regardent partir sans rien ajouter.

Les Kazakhs ont toujours été des pasteurs nomades, vivant en selle. Issus des tribus turques, ils sont arrivés à cheval dans l'actuel Kazakhstan vers 1460, après avoir décidé de quitter le khan chaybanide Abul-I-Khayr à la suite d'une écrasante défaite contre les Kalmouks ; depuis, ils ne sont jamais vraiment descendus de leur selle. C'est pourquoi il est inconcevable pour un Kazakh de marcher à côté de sa monture. En terre cavalière, on foule les pistes à dos de cheval. Un peu plus à l'est, en Dzungarie, près des sources de l'Irtych, les armées mongoles se rassemblèrent il y a plus de huit siècles, en 1219. Entre cent cinquante et deux cent mille cavaliers se mirent alors en marche en direction de l'ouest. Ils pénétrèrent au Kazakhstan en longeant par le sud les monts du Tarbagataï, puis traversèrent le pays des Sept-Rivières avant d'atteindre le Syr-Daria et d'entrer en Ouzbékistan par la ville d'Otrar. À l'automne 1219, Gengis Khan ordonna son attaque. Une division commandée par deux de ses fils assiégea la ville pendant une semaine. L'envahisseur traversa le royaume khorezmien et, l'une après l'autre, toutes les cités prospères parmi lesquelles Boukhara, Samarcande, Urgentch tombèrent. Les villes qui résistèrent furent saccagées et leur population massacrée. Le sultan Mohammed, qui avait pu s'échapper, fut poursuivi jusqu'à Téhéran, où il fut mis à mort. La Mongolie étendit son empire à travers toute l'Asie centrale, sur les cendres de la civilisation arabopersane qui ne devait jamais vraiment se remettre du déferlement des hordes mongoles.

Je passe les jours suivants à cheminer sur les bords du lac, quittant souvent la piste principale pour filer à travers champs. L'herbe drue des marais se déploie des montagnes jusqu'aux rives tourmentées du lac. Parfois, la piste devient un îlot entouré par les eaux. Tsigane est terrorisé. Il jette çà et là des regards inquiets et n'a plus qu'une idée en tête : faire demi-tour et retrouver ses montagnes. Le lac Bukhtarma accueille les eaux du Zaïsan et de l'Irtych, qui filent à travers la Sibérie pour s'unir à l'Ob et se jeter dans la mer de Kara, après 5 400 kilomètres de fuite. Les pourtours du lac forment des courbes inhabitées, que je parcours durant des heures sous les feux du soleil qui chauffent la surface de la terre avec violence, comme s'il avait décidé aujourd'hui même de griller la croûte terrestre. Une demi-journée suffit à me tanner la peau, à la faire craquer. Les nuages ont déserté le ciel. Le vent souffle sans relâche. Le soir, je suis ivre de vent, brûlé de soleil.

À la tombée de la nuit, après avoir abattu près de 45 kilomètres, je rencontre Plek et Kanat qui rassemblent leur troupeau de vaches. « Viens à la maison pour la nuit ! Enfin, au wagon... Ce n'est pas vraiment une maison mais c'est tout comme », me lance Plek, en selle sur un vieux cheval de 27 ans à la tête blanchie par les années.

Nous quittons la route, coupons à travers un épais sous-bois et débouchons sur une vaste prairie dont les bords sont constitués de rochers dégringolant vers le lac ou de plages de sable fin. Sur l'un des côtés de l'étroite péninsule se dresse un wagon métallique beige, délavé, bosselé, attaqué par la rouille : une casemate de

chantier larguée par les Soviétiques et devenue une caverne de vacanciers. Encore un wagon condamné à ne plus jamais transhumer ! Il y a belle lurette qu'il a perdu ses roues et qu'une tonnelle en bois garnie de vigne a été fixée sur sa carapace. Le déplacer le conduirait à sa perte. Juste derrière, la caisse d'un camion fait office de séchoir à poissons. Des séries de corps argentés, alignés sur trois rangées de fil, sèchent en un ballet inerte.

En arrivant, je débâte et desselle les chevaux – rituel de fin de journée. Puis, sur le plus beau coin d'herbe, je les attache au moyen de longues cordes de 12 mètres fixées d'un côté au canon d'un antérieur et de l'autre à un piquet métallique enfoncé dans le sol. Une nuit entière à dormir, brouter et rêvasser.

Sous la tonnelle, Plek sert le thé, puis repose la bouilloire qui chauffe en continu sur un poêle à bois en métal. L'été, le poêle est posé à côté du wagon mais, en hiver, il est rentré pour chauffer l'intérieur. Plek est aussi fou qu'il est joyeux. Lorsqu'il redevient sérieux, c'est pour prendre un air grave et réfléchi de bon élève. Bien qu'il ait plus la tête d'un déserteur, il a fait son service militaire pendant deux ans, et vient tout juste de l'achever. Ses parents l'ont directement envoyé passer l'été au bord du lac avec une trentaine de vaches, accompagné de Kanat, son cousin venu d'Ust-Kamenogorsk où il étudie le droit. À l'annonce de ma destination, Plek part dans un fou rire incontrôlable qui le plie en deux. Il n'arrive pas à s'arrêter, le bougre. « À cheval ! Tes fesses... » Je finis par comprendre, entre deux éclats de rire, qu'il s'inquiète moins pour

ma sécurité que pour l'état de mon postérieur après une pareille chevauchée.

Plek rapporte de la réserve une dizaine de poissons séchés et les dépose sur la table en bois : « C'est le caviar de l'Altaï ! » Certains poissons contiennent des œufs bien secs et légèrement durcis. Nous croquons dedans à pleines dents. Le goût en est très salé. Les œufs sont à peu près mangeables. Le pire est le combat qu'il faut mener pour en arracher la chair. Il faut d'abord la trouver, tâche ardue lorsqu'un poisson est bien sec et que ses arêtes sont fines, dures et acérées comme des lames de rasoir, car on se coupe les doigts sans parvenir à attraper quelque chose. Le repas est des plus léger. Quelques vieux morceaux froids de viande de bœuf traînent aussi sur la table, auxquels je préfère ne pas toucher. Il reste du pain, ce qui me convient et constitue le principal composant de mon repas.

Kanat est plus sérieux que son cousin. Il me pose mille questions sur l'économie française. Plek, de son côté, rit toujours autant ; lorsqu'il se calme, il se met à mimer l'épopée de Gengis Khan, gesticulant sur le banc comme s'il chevauchait une monture lancée au galop. À la nuit tombée, nous continuons à discuter à la lueur d'une bougie, jusqu'à ce que retentissent les pétarades d'une vieille Lada au carburateur enrôlé. Deux phares apparaissent, un moteur hurle, puis la voiture s'immobilise, embourbée dans le chemin. Des voix nous parviennent. Des hommes descendent du véhicule. Plek se lève avec paresse. Nous lui emboîtons le pas pour donner un coup de main.

LES
GRANDES
LATITUDES



13920

Composition
NORD COMPO

Achevé d'imprimer en Espagne
par BLACKPRINT
le 20 août 2023

Dépôt légal septembre 2023
ISSN 2823-3514
EAN 9782290389843
OTP L21EPLN003501-559043

ÉDITIONS J'AI LU
82, rue Saint-Lazare, 75009 Paris

Diffusion France et étranger: Flammarion